

**Zeitschrift:** Annales fribourgeoises  
**Herausgeber:** Société d'histoire du canton de Fribourg  
**Band:** 83 (2021)

**Artikel:** Les soutiers du patrimoine  
**Autor:** Villiger, Verena / Steinauer, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1048299>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 25.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LES SOUTIERS DU PATRIMOINE

De travaux obscurs en chantiers prestigieux, le métier des restaurateurs d'art fait plus que protéger le patrimoine ; souvent, il le révèle. Exemple avec Claude Rossier, récemment disparu.

PAR VERENA VILLIGER ET JEAN STEINAUER

Contrairement à l'artiste ou au critique d'art, qui signent leur travail, le restaurateur n'ambitionne que de disparaître derrière les œuvres qu'il traite, et sur lesquelles il se défend d'apposer son nom. Il pourrait cependant avoir beaucoup à dire, de par le savoir et l'habileté propres à son métier comme en raison du caractère personnel de son intervention : car, d'un point de vue méthodologique et technique, elle est bien d'un créateur, même si les artistes monopolisent l'étiquette. Mais l'humilité compte parmi les compétences requises par cette profession, à la fois manuelle et intellectuelle, scientifique et artistique, méconnue du public et tardivement reconnue en Suisse. À preuve le demi-siècle d'activité du restaurateur Claude Rossier (1942-2020), homme invisible, mais important dans le paysage patrimonial du canton.

## UN AUTODIDACTE SUR UN MARCHÉ EN EXPANSION

Son ancrage fribourgeois n'avait pas fait disparaître les traces d'une naissance à Sion, d'une enfance à Yverdon et d'une première jeunesse dans la Ville fédérale où son père était fonctionnaire – au besoin, Claude Rossier s'exprimait encore dans un *Bärndütsch* de qualité. Il chercha d'emblée une voie de formation artistique, et trouva des culs-de-sac. Le Technicum de Fribourg ferma sa section des beaux-arts alors qu'il était le dernier élève à suivre le cursus de professeur de dessin. L'étape suivante, à Lausanne, prit fin prématurément pour cause de conflit avec le directeur de

- <sup>1</sup> Gino Severini (1883-1966), peintre italien très engagé avec le Groupe de Saint-Luc dans le renouveau de l'art sacré en Suisse romande, avant et après la Seconde Guerre mondiale.
- <sup>2</sup> Emile Aebischer, dit Yoki (1922-2012), peintre fribourgeois, se lie dès 1939 avec le Groupe de Saint-Luc.
- <sup>3</sup> Restaurateur d'origine bernoise né en 1934, formé à Rome, foisonnante activité et grande influence en Suisse romande.
- <sup>4</sup> Historien de l'art et théoricien de la restauration (1906-1988), auteur en 1963 d'un précis fondamental.
- <sup>5</sup> Restaurateur italien (1921-1998), enseignant à l'ICR, co-auteur en 1984 d'un ouvrage sur la conservation des peintures murales.
- <sup>6</sup> Restaurateur italien (1918-2014), pionnier sur le plan des techniques (emploi des résines thermoplastiques).
- <sup>7</sup> *Patrimoine lausannois*, n° 68, 2014/2015.
- <sup>8</sup> Restaurateur et historien de l'art allemand (1948-2011), fit carrière à Dresde après ses années bernoises.
- <sup>9</sup> Restaurateur et historien de l'art allemand formé à Tübingen, diplômé de l'ICR, fait carrière à Stuttgart après ses années bernoises.

ce qui deviendrait l'ECAL. De retour à Fribourg, Rossier apprit le métier de peintre-verrier à l'atelier Fleckner, puis gagna Paris sur un faux espoir. «Va voir Severini<sup>1</sup>!», lui avait conseillé Yoki<sup>2</sup>, vétéran du Groupe de Saint-Luc; mais le maître, vieux et malade, n'avait rien pour lui. Après quelques mois de vache enragée, il rentre, dessine et peint, puis abandonne. «Tout le monde n'est pas Cézanne», pourrait-il dire avec Aragon, et lui ne se contente pas de peu. Exigence, rigueur. Lorsqu'il opte exclusivement pour la restauration, au milieu des années 1960, il brûle ses toiles. C'est un homme entier, au tempérament volcanique, à la sensibilité extrême; avec le temps, son humeur sombre a pu virer quasiment à la misanthropie – mais pas à l'aigreur; ce pour quoi il compta quelques amis fidèles, qu'il ne rebutait pas toujours.

Il a mené, par force, la carrière d'un autodidacte. Dans notre pays n'existe, lorsqu'il débute, aucune formation certifiée. Pas d'apprentissage reconnu, pas de CFC, pas d'école professionnelle. La restauration s'apprend aujourd'hui dans une Haute École spécialisée, par exemple à Berne (HKB), à Neuchâtel (ARC) ou au Tessin (SUPSI). À l'époque, c'est par transmission directe et surtout par effort personnel. Rossier travaille auprès de Théo-Antoine Hermanès<sup>3</sup>, son aîné d'une dizaine d'années, notamment à l'église d'Ernen (VS) au milieu des années 1960. Il opère à la Fille-Dieu, à Vuisternens-devant-Romont. Entre les chantiers, il potasse des ouvrages de chimie, de physique, d'histoire de l'art. Il va se constituer une impressionnante bibliothèque de travail.

La meilleure formation s'acquerrait donc à Rome, Vienne ou Stuttgart. Chez nous, deux écoles ou, pour mieux dire, deux tendances polarisaient les ateliers. L'une, italienne, avait sa source dans la pensée de Cesare Brandi<sup>4</sup>, fondateur en 1939 de l'Istituto centrale del restauro (ICR) de Rome; son prophète en la personne de Paolo Mora<sup>5</sup>, et son grand-prêtre avec le Vénitien Paolo Cadornin<sup>6</sup>, officiant durant trente années au Kunstmuseum de Bâle; son missionnaire en Romandie s'appelait Hermanès. À son tour, celui-ci formera des élèves et stagiaires en nombre<sup>7</sup>. La veine germanique, elle, est canalisée par Ulrich Schiessl<sup>8</sup> et Volker Schaible<sup>9</sup>, deux universitaires allemands qui – avant de briller à Dresde pour l'un, à Stuttgart pour l'autre – se retrouvent à Berne auprès d'Erasmus Weddigen<sup>10</sup> pour mettre en place, dès 1981, une classe de «conservation et restauration» à la Fachschule für Gestaltung, l'école des arts appliqués. La première volée de diplômés sort en 1985. Après plusieurs avatars, la filière intégrera la HKB.

Autodidacte, Rossier ne l'était donc pas seulement sur le plan institutionnel, faute d'une école adéquate en Suisse, mais aussi dans la mesure où il s'est formé à l'écart des centres européens les plus rayonnants. Il avait de bons rapports avec quelques-unes des stars de la profession, mais son expérience tenait entièrement au territoire cantonal.

Or, dans le Fribourg des années 1960-1980, un double marché se dessine pour la restauration.

Dans le secteur public, les professionnels trouvent deux points d'ancrage. Le Musée d'art et d'histoire (MAHF), d'abord, qui sous la direction de Marcel Strub<sup>11</sup> s'est doté en 1964 d'un bâtiment moderne, au pied de l'Hôtel Ratzé réaménagé par un concepteur de talent, autodidacte lui aussi<sup>12</sup>. Strub fait travailler Rossier dès 1967 avant qu'il soit engagé comme restaurateur à demeure – un petit atelier dans les combles du Ratzé – et à plein temps, une nouveauté pour l'institution. Jusqu'alors, celle-ci employait à hauteur de 25 % Hermanès, qui venait restaurer des œuvres choisies de la collection et, de ce fait, s'impliquait moins dans les problèmes climatiques et spatiaux de la conservation préventive. Strub, lui, s'en préoccupe<sup>13</sup>, et Rossier les empoigne. Mais Strub meurt en octobre 1969 et Rossier, qui ne s'entend plus avec son successeur, quitte le MAHF à la fin de 1974. Dans un interrègne de quinze ans vont se succéder trois personnes : Geneviève Teoh-Erismann (1975-1976), puis Hans-Christoph von Imhoff et Jan Horky dès 1980. Rossier ne reviendra au musée qu'en 1989, ajoutant aux grands travaux de restauration la mise en place d'un minimum de protection climatique, posant des rideaux et installant des humidificateurs, dressant aussi le constat irréfutable des périls encourus par la collection faute de locaux adéquats pour les réserves ; son rapport, bien sûr, sera promptement « schubladié » par l'administration. Il démissionnera en 2004.

L'autre point d'ancrage, qui n'a rien encore d'intimidant sur le plan institutionnel, relève des « Monuments historiques », appellation d'époque. Deux noms à retenir, Etienne Chatton<sup>14</sup>, le conservateur, et Hermann Schöpfer<sup>15</sup>, qui initie l'inventaire ; du travail de ces deux hommes isolés naîtra plus tard le Service des biens culturels. Les défricheurs n'ont pas les moyens d'engager de grands chantiers, mais ordonnent aux restaurateurs, à titre préventif, des rafales de sondages, afin qu'ils dégagent, en même temps que des traces de peintures murales ou de plafonds sculptés, quelques arguments propres à empêcher la destruction de bâtiments anciens. Trop tard, souvent.

<sup>10</sup> Restaurateur et historien de l'art d'origine allemande né en 1941, spécialiste de Tintoret, chef restaurateur au Musée des beaux-arts de Berne de 1970 à 1986.

<sup>11</sup> Né en 1916, professeur de littérature et d'histoire de l'art au Collège Saint-Michel, auteur des 3 volumes des *Monuments d'art et d'histoire de la Suisse* consacrés à la ville de Fribourg, nommé directeur du MAHF en 1960, mort accidentellement à l'âge de 53 ans.

<sup>12</sup> Jean-Christophe Aeby (1938-1989), engagé comme adjoint technique au MAHF, aussi doué pour le graphisme que pour la musique (il était le fils du compositeur Georges Aeby).

<sup>13</sup> PYTHON 2018, p. 312.

<sup>14</sup> Étienne Chatton (1934-2008), enseignant d'école secondaire passé à l'histoire de l'art, nommé Conservateur des monuments historiques en 1969.

<sup>15</sup> Sur Hermann Schöpfer, voir *Annales fribourgeoises*, 82, 2020, pp. 87-88.



Car dans l'immobilier souffle un vent de folie, un vent spéculatif d'autant plus dangereux qu'il attaque une partie pauvre de la population. La Basse-Ville devient attractive, il est chic d'habiter une de ces maisons médiévales que les propriétaires habitants, de condition modeste, lâchent pour une poignée de billets afin d'aller goûter le confort moderne au Schoenberg, à Marly, à Villars-sur-Glâne. On feint d'incriminer les seuls acheteurs bernois, mais les requins locaux s'en donnent à cœur joie. Un autre secteur sensible, entre public et privé, concerne les églises, couvents et chapelles, bâtiments vénérables menacés par l'inculture d'un clergé féru de modernité post-conciliaire plus encore, peut-être, que par le passage du temps et la voracité des antiquaires et collectionneurs. Là encore, sondages, en attendant mieux.

Entre 1975 et 1989 Rossier, passé du salariat à l'indépendance, a monté et développé un atelier qui emploie jusqu'à douze personnes dans l'ancien Hôpital cantonal, aujourd'hui affecté à l'École de culture générale, dans le quartier de Gambach. La croissance des effectifs correspond à la profusion des mandats et des tâches : on restaure en atelier l'autel de la chapelle N.-D. Libératrice des Muéses (commune d'Hauterive), par exemple, et sur place les décors peints des murs ; ou des tableaux d'autel, et le plafond rococo de l'église Saint-Germain de Dirlaret (Rechthalten). Rossier embauche aussi des étudiants, des gens du bâtiment. Le chef d'atelier se fait, par force, formateur. La profession est plus courue, du fait d'un marché en expansion, mais peu structurée encore ; à l'échelon national, l'association des restaurateurs est refondée en 1977 sous l'impulsion d'Erasmus Weddigen.

## SAUVETAGES ET REDÉCOUVERTES

Un inventaire exhaustif du travail de Rossier, comme indépendant ou comme employé du MAHF, marquerait la carte du canton dans tous les azimuts. On y lirait à la fois la richesse du patrimoine artistique fribourgeois et l'indifférence fréquente du public, ce qui peut rendre ingrate la tâche du restaurateur.

La forge de Belfaux, par exemple, que la famille Berset retapait avec patience, avait passé aux yeux d'un ancien syndic pour « la dernière verrue du village ». Il s'agit pourtant d'une construction du XVI<sup>e</sup> siècle, associant une maison de maître et un bâtiment préindustriel (une blanchisserie) édifiés par Jean de Lanthen-Heid, le plus fascinant homme d'État et chef

de guerre que Fribourg ait connu<sup>16</sup>. La restauration, conduite de 1976 à 1995 et qualifiée d'«exemplaire»<sup>17</sup> par le *Guide artistique de la Suisse*, bénéficia largement des conseils de Claude Rossier et, pour d'importantes peintures murales dans la cage d'escalier, du travail fourni par une restauratrice qu'il avait formée<sup>18</sup>.

La grille fermant le chœur de la cathédrale Saint-Nicolas est un somptueux chef-d'œuvre de ferronnerie, forgé en 1464-1465<sup>19</sup>. «Son cadre fut alors peint en rouge, le grillage étamé et le couronnement argenté.»<sup>20</sup> Rossier l'a restituée en 1981 dans sa polychromie et ses métaux d'origine, appliqués à la feuille, et partiellement recouverte d'un glacis. Mais le public s'était habitué depuis si longtemps à voir cet ouvrage peint en noir que des protestations fusèrent contre la restauration. C'était à craindre, en effet, selon Etienne Chatton<sup>21</sup>. Curieusement, personne n'avait bronché lorsqu'en 1952, à la demande, semble-t-il, du nouveau maître de chapelle, un serrurier avait scié la partie centrale de la grille pour qu'on pût la rabattre au sol et faire entrer dans le chœur, allez savoir, un piano à queue ou quelque élément décoratif pour une cérémonie à grand spectacle. Les principes actuels de la conservation rendent évidemment inconcevable pareille intervention, qu'on taxerait de vandalisme.

Aujourd'hui baptisée «maison bourgeoise», la demeure construite pour Petermann Fégely entre 1625 et 1630 est couplée au restaurant de l'Aigle noir. C'est «la plus importante maison patricienne du XVII<sup>e</sup> siècle conservée à Fribourg»<sup>22</sup>, assure le guide, ce qui ne l'empêcha pas de sombrer dans la décrépitude, jusqu'à l'abandon. La famille Vicarino vendit l'immeuble à la Bourgeoisie de la capitale en 1965, la restauration commença dix ans plus tard et dura jusqu'en 1983. La bâtisse, dotée notamment d'un plafond Renaissance constellé de figures héroïques ou mythologiques tirées de l'Antiquité et de l'Ancien Testament, était revêtue de peintures murales dans tout son intérieur. Rossier, dont l'atelier fut partie prenante à ce chantier énorme, se heurtait régulièrement aux architectes, maçons et tailleurs de pierre, qui souhaitaient le retour à la nudité de la «pierre naturelle», prétendument d'origine, mais simplement conforme au goût du moment, l'impossible culte des matériaux bruts.

Dans la seconde période qu'il passa au Musée, outre le travail qu'on pourrait qualifier de routinier: veiller à la conservation préventive, préparer les expositions temporaires et les prêts (constats d'état, restaurations éventuelles), Claude Rossier eut l'occasion de contribuer d'une manière décisive, quoique totalement inaperçue du public, à la

<sup>16</sup> Né vers 1630, mort en 1609, Lanthen-Heid servit quatre rois de France et malgré de fortes turbulences exerça trente années la charge d'avoyer de Fribourg.

<sup>17</sup> LAUPER 2012, p. 250.

<sup>18</sup> Voir VILLIGER 2007, pp. 181 et 198.

<sup>19</sup> KURMANN 2007, pp. 189-190.

<sup>20</sup> STRUB 1956, pp. 94-95.

<sup>21</sup> Il souhaite «que les visiteurs de la cathédrale ne soient pas trop choqués» (*La Liberté*, 11-12 avril 1981).

<sup>22</sup> LAUPER 2012, p. 64.

Claude Rossier  
au Lac Noir en 1978.

connaissance ou au sauvetage de quelques chefs-d'œuvre sans lesquels le MAHF ne tiendrait pas son rang : la peinture de Hans Fries, le portrait équestre de l'avoyer Koenig et, surtout, le Sépulcre pascal de la Maigrauge.

Pour l'exposition et la monographie<sup>23</sup> consacrées à Hans Fries<sup>24</sup> en 2001, le restaurateur déploya son savoir technique et scientifique afin de mettre au jour, par réflectographie à l'infrarouge, les époustouflants dessins sous-jacents à la peinture, ceux que l'artiste avait tracés en première intention sur le fond même de l'œuvre à venir. Leur examen instruit sur la genèse de celle-ci – hésitations, repentirs, modifications – et, cas échéant, sur sa signification ; on peut les consulter au MAHF. Il s'agit ici de volets de retables, exécutés sur des panneaux de sapin. Travaillant précédemment sur celui du Maître à l'œillet des Cordeliers, Rossier avait bricolé un ingénieux, mais épuisant dispositif de photographie et de montage. Pour Fries, il passa au numérique, dans une démarche carrément initiatique pour lui : « [Il] s'est servi d'une simple caméra digitale de surveillance de la marque Elmo (caméra vidéo IR-CCD), sur laquelle il a monté l'objectif d'une vieille caméra Vidicon (Tarcus 35 mm) et un filtre Kodak Wratten N 87C. Il a enregistré les images à l'aide du logiciel ProTV sur un Macintosh G3 puis les a montées avec Photoshop 5.5 à l'écran. »<sup>25</sup> Ces références informatiques ont aujourd'hui un air *vintage* attendrissant, comme le caractère bricolé du dispositif ; mais le budget du MAHF n'autorisait pas l'achat d'un système intégré tel qu'en disposaient de grands musées comme celui des Beaux-arts à Bâle.

La restauration du portrait de Koenig<sup>26</sup>, en 2002, tenait en réalité du sauvetage. Cette toile monumentale avait moisi pendant vingt ans à la Tour Rouge, enroulée sur un cylindre fait de lattes qui lui avaient donné un relief de tôle ondulée ; l'humidité, les variations de température et les souris avaient si bien pourvu à sa conservation que, la toile ayant en partie disparu, le tableau ne tenait plus ça et là que par la couche picturale. Rossier l'entreprit dans la salle même de l'Hôtel Ratzé, dernière résidence de l'avoyer, où son portrait équestre (grandeur nature !) devait retrouver place, comme cela avait été le cas de 1922 à 1979. Le restaurateur aplanit le tableau, le rentoila, le posa sur un châssis auto-tenseur sophistiqué, nettoya la crasse, enleva les surpeints et redonna sa splendeur originelle à la peinture. Huit mois de travail, avec l'assistance de la restauratrice Bernadette Equey, pour un résultat digne de l'œuvre, la première du genre en Suisse.

<sup>23</sup> VILLIGER 2001.

<sup>24</sup> Peintre né à Fribourg vers 1460-1465, actif dans cette ville entre 1501 et 1510, parti pour Berne, date de la mort inconnue.

<sup>25</sup> VILLIGER 2001, p. 49.

<sup>26</sup> Samuel Hofmann, Portrait équestre de François-Pierre Koenig dit Mohr, 1631. MAHF inv. 3994. Voir Fiche du MAHF 2003-4.





Pour le Sépulcre pascal de la Maigrauge<sup>27</sup>, le mot de résurrection conviendrait parfaitement au résultat du travail de Rossier. L'objet, créé pour le couvent fribourgeois des Cisterciennes, en avait été extrait en 1957 pour le temps d'une exposition à l'Université (Miséricorde) sans protection climatique. Après quelques années et plusieurs interventions, il fallut, en quelque sorte, l'hospitaliser au Musée, qui le conserve aujourd'hui dans une vitrine climatisée. Rossier lui dispensa dans les années 1990 des soins d'une infinie patience, scalpel en main et loupe sur les yeux, débarrassant

<sup>27</sup> Sarcophage (tempéra sur bois d'épicéa) et Christ (bois de saule polychromé), peu après 1329. MAHF inv. 1995-38. Voir Fiche du MAHF 1999-4/2009.

de leurs champignons et consolidant une à une les écailles de la peinture, toute craquelée. Mais le visiteur admiratif n'avait droit, de sa part, qu'à un ricanement désabusé: «C'est un boulot de con, oui ! Un travail de manoeuvre. Il ne faut pas être intelligent, pour faire de la restauration.» Toute sa carrière a prouvé le contraire, évidemment, mais Claude Rossier avait parfois la coquetterie agressive.

On peut entendre aussi dans ce propos la lassitude d'un homme qui avait longuement fait l'expérience de la fragilité des doctrines de la restauration. À ses débuts, l'enthousiasme technologique poussait à l'emploi de matériaux nouveaux; le temps passant, ces produits miracles – nylon liquide et autres résines synthétiques – révélaient leurs inconvénients, avec des effets négatifs irréversibles. Mais le retour à des solutions plus écologiques, telles que la gélatine par exemple, ne pouvait redonner vie aux œuvres que pour un temps, et le travail serait toujours à recommencer. Claude Rossier abandonna la partie dès qu'il le put. Tous les restaurateurs, au fond, s'appellent Sisyphe, et ce n'est pas un nom facile à porter.

V. V. et J. St.

### **Bibliographie**

KURMANN Peter (dir.), *La cathédrale Saint-Nicolas de Fribourg, miroir du gothique européen*, Lausanne, 2007.

LAUPER Aloys (dir.), *Guide artistique de la Suisse*, t. 4b, Berne, 2012.

PYTHON Fabien, *D'art et d'histoire. Tribulations d'un musée, XVIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Fribourg, 2018.

STRUB Marcel, *Les monuments d'art et d'histoire de la Suisse. La Ville de Fribourg*, t. 2, Bâle, 1956.

VILLIGER Verena et SCHMID Alfred A., *Hans Fries. Un peintre au tournant d'une époque*, Fribourg, 2001.

VILLIGER Verena, «L'univers esthétique de Jean de Lanthenheid. Un colonel ami des arts», *Annales fribourgeoises*, 69, 2007, pp. 169-202.